

Le trésor du Chasseron

Autor(en): **S.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 28

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vers de Cantine.

Amis, que j'ai connus sur les bancs du Collège !
 Vous aussi, nos aînés, et vous tous, nos cadets !
 « Moyens », qui paradiiez avec nous en cortège,
 Sous l'uniforme bleu du feu corps des Cadets !
 Permettez à l'ancien, qui fut chez sa Patrie
 Et s'en fut par le monde, avant d'avoir vingt ans,
 De venir, en ce jour de camaraderie,
 Revivre auprès de vous un de ces doux instants,
 Où, le verre à la main et l'âme dégagée
 Des tracas journaliers et des soucis agus,
 La conversation ne peut être engagée
 Que par ces quelques mots : « Mon vieux, t'en sou-

viens-tu ? »
 Te souviens-tu du jour où nous avons, ensemble,
 Goudronné le fauteuil du maître d'allemand ?
 Ou tel autre avatar, qui maintenant nous semble
 Avoir été conçu par de vils garnements ;
 Mais qui, sur le moment, auréolait de gloire
 Et d'orgueil déplacé, nos fronts de polissons.
 Ah ! je n'ai pas besoin de creuser ma mémoire,
 Pour en retrouver cent de cent autres façons !
 Mais nous n'avons pas fait que des choses frivoles ;
 Il est un temps pour tout, et nous avons aussi
 Travaillé quelque peu sur les bancs des écoles,
 Usé maint pantalon et, de nos doigts noirs,
 Maculé maint bouquin, griffonné maint grimoire.

Mais, en y songeant bien, je reste convaincu,
 Que, si chacun de vous consulte sa mémoire,
 Les plus jolis moments que, jeune, il a vécus,
 Ceux dont toute sa vie il a gardé la marque,
 Sont ceux qu'il a passés dans le corps des Cadets !
 Et de quelque façon qu'il ait guidé sa barque,
 Tu n'es pas oublié, temps où il paradait,
 Temps où tout jeune enfant il servait la Patrie.
 Tous ceux qui les ont vus disent que c'était beau,
 Ces petits fantassins et cette artillerie,
 Défilant sous les plis de notre cher drapeau !

On les a supprimés pour raison politique,
 M'a-t-on dit ; j'en suis coi, car j'aurais accepté
 Qu'on ne les gardât pas pour la seule esthétique,
 Mais qu'on les conservât pour leur utilité.
 Collège cantonal, Ecole industrielle,
 Elève de classique et futur commerçant,
 Ont scellé dans leurs rangs l'amitié fraternelle
 Qui devait les unir toute leur vie durant.
 Enrégimentez donc les écoles primaires,
 Et vous n'aurez ainsi plus d'inégalité.
 Formez de tous vos fils des bataillons scolaires,
 Et vous aurez créé de la fraternité.
 Vous tuerez par ce fait l'antimilitarisme,
 Car le cœur des petits n'est jamais gangrené,
 Et vous désarmerez d'un seul coup l'anarchisme,
 Qui n'ayant plus d'objet, mourra comme il est né.
 Le péril étranger est là qui nous menace,
 Et le corps des Cadets était un bon moyen
 De nous assimiler des gens d'une autre race,
 Et faire d'un enfant un parfait citoyen.
 Si notre peuple veut garder son âme altière,
 Ses institutions, ses mœurs, jusqu'à ses goûts.
 Il faut, si l'étranger franchit notre frontière,
 Quel que soit le moment, qu'il nous trouve debout !
 Debout en temps de paix, comme au temps de la
 Et prêts à résister à toute invasion [guerre,
 D'éléments subversifs, au souffle délétère,
 Qui sèmeraient chez nous l'erreur, la division.
 Nous voulons être unis en un peuple de frères,
 Nous voulons qu'en ces lieux, si beaux, règne à
 [jamais,

Ce que nous ont légué, les vieux Suisses, nos pères :
 L'Honneur, l'Amour des lois, la Liberté, la Paix !

GEORGES KRIEG.

Remarque d'un malin. — Les livres de galanterie, les livres de piété, tout s'achète et se vend, avec cette différence qu'il y a plus de gens qui achètent les livres de dévotion qu'il n'y en a qui les lisent, et, qu'au contraire, il y a plus de gens qui lisent les livres de galanterie qu'il n'y en a qui les achètent.

La bonne manière. — X. avait prêté un louis à son ami Y., qui ne se pressait pas de le lui rendre.

Un jour, X., court d'argent, rappelle à son ami sa dette, le prie de s'en acquitter.

— Mais, mon cher, soit tranquille, répond Y.,

sous peu de jours tu seras payé d'une manière ou d'une autre.

— Tâche seulement, mon vieux, que cette manière ressemble à mon louis.

LA CLLIÈRE A PÉTUBIET

PÉTUBIET demorâve quasu à duve z'hâore de Lozena, bin pe levé que Rio-Quegnu. L'avâi on galé doméno, quasu tot franc et min de d'ovalle à l'ombro.

On coup, quand l'eut aryâ et gouvernâ, sè dit dinse :

— Sta veillâ, i'é lesi, mé faut chautâ à Lozena queri on fremâdzo pè l'Agricole, que no z'ein ein quasu pe rein la peina.

Et dzibie ...! vaitcé mon Pétubiet que l'ap-plye son éga âo petit tser, s'aguelhie dessus lo banc, crie sa fenna po lâi betâ onna roulière de la demeinde dein lo tiaisson, po sè revoudre on boquenet et pu... hu la Grise.

Cllia Grise étâi pardieu on bon pique, plliein de corâdzo ma qu'avâi on infirmitâ.

L'étâi dza né quand l'è que mon Pétubiet l'arreve pè La Sallaz, que dêcheindâ.

Tot d'on coup, on bocon d'amon de vè Ferdinand, vaitcé on gapion que l'arrite mon corps :

— Hé ! que lâi fâ, quemet vo z'appelâ-vo !

— Quemet ? quemet m'appelo ?

— Oï.

— Pétubiet, porquî ?

— Et iô demorâ-vo ?

— Iô demoro ? A Rio-Quegnu. Mâ porquie mè demanda-vo clliau z'affère.

— Por cein que vo n'âi min de falot à voutron tser et que vo z'îte à l'ameinda.

— A l'ameinda, on hommo quemet mè ? lâi a-te Dieu moyan ?

— Oï, du que vo z'âi min de cllière.

— Craïo bin que vo z'îte on bocon fou, so repond Pétubiet. Et que dau diâllio faré-io d'onna cllière. Mon tsevu n'ein a pas fauna : l'è nonviyeint.¹

MARC A LOUIS.

¹ Aveugle.

C'est ça !! — Madame ... commande chez son cordonnier une paire de bottines à la mode. « Je les veux élégantes et solides », dit-elle.

Une semaine après, elle reçoit les bottines. Elle les essaie ; elles vont à ravir et la forme en est des plus gracieuses.

Quelques jours plus tard, elle s'aperçoit que le cuir a sauté. Elle reporte les bottines au cordonnier qui les examine longuement. Puis, d'un air grave et convaincu :

— Je vois ce que c'est !... Madame aura marché !...

LE TRÉSOR DU CHASSERON

UNE intéressante découverte archéologique est celle qui se fit vers 1850, sur le Chasseron ; d'assez nombreuses pièces de monnaie romaines, aujourd'hui éparpillées dans divers musées et collections de particuliers — le Musée cantonal doit en avoir un certain nombre — y furent mises au jour. J'espère que les lecteurs du *Conteur* ne m'en voudront pas de leur faire part de ce que je vis à cette occasion.

J'étais alors au Grand-Beauregard avec mon père. Notre chalet était le premier lieu de relâche pour ceux qui montaient au Chasseron depuis Fleurier. Promeneurs du dimanche et botanistes ne manquaient pas de calmer leur soif ou de manger un peu de crème en passant. Parmi ces derniers, j'eus l'occasion de voir, diverses fois, entrer chez nous M. Léo Lesquereux, qui habitait Fleurier, et qui plus tard émigra en Amérique avec sa fille. Il s'acquit une réputation méritée dans le monde savant. Il me semble encore le voir avec sa grande boîte verte en bandoulière, ses besicles, sa main qui lui servait fréquemment de cornet acoustique (il avait

l'ouïe dure), et son piolet, que j'appelais une petite pioche. Un de ses fils, sinon plusieurs, avait aussi l'amour de la nature. Il accompagnait souvent son père ; d'autres fois il montait seul. Un jour qu'il revenait d'une excursion botanique au Chasseron, il nous fit voir cinq ou six pièces de monnaie en cuivre (ou bronze) de la grosseur d'un sou français, qu'il avait trouvées par hasard, en secouant la terre d'une plante arrachée au pied de la paroi de rochers qui forme un petit cirque près du sommet, où aboutit un petit couloir, communément désigné sous le nom de *couloir aux chèvres*. Diverses effigies se trouvaient frappées sur ces pièces. Sur l'une un crocodile, sur une autre un chariot attelé de plusieurs chevaux ; l'une portait deux grands SS ; une autre l'effigie de l'empereur romain Auguste, ce qui sert de point de repère pour fixer approximativement la date de la frappe de ces monnaies. Elles remontent ainsi au commencement de l'ère chrétienne.

La trouvaille du fils Lesquereux ne resta pas longtemps secrète. Les jours suivants, nous vîmes accourir peu à peu de nombreux amateurs, entre autres une dame, Madame Bovet, dit Chinois, qui devint plus tard Madame Denzler, femme du colonel fédéral de ce nom. C'était une de ces personnes au caractère masculin, allant jusqu'à remporter des prix de tir à la carabine dans les tirs cantonaux et fédéraux ! Elle vint au Chasseron, accompagnée d'un nombreux personnel : parents, voisins, domestiques, etc. Au retour, ces gens rapportèrent quantité de pièces romaines. Cela me donna naturellement l'envie d'y aller moi-même, mais mon père ne voulut me le permettre que le dimanche suivant. J'y allai donc, accompagné de deux ou trois de nos amis. Nous arrivâmes au *couloir aux chèvres*. Hélas ! le petit cirque était entièrement labouré, fouillé partout. Même de petites corniches, qui avaient gardé un peu de terre, n'étaient pas restées intactes ! Nous vîmes là de nombreuses personnes, les unes avec des piolets, d'autres avec des outils divers, occupées à retourner le sol, qui l'avait été déjà plusieurs fois. A quoi nous servait, dès lors, la pioche ordinaire que nous avions apportée ? Nous étions comme la grêle après vendanges. Nous nous bornâmes à explorer des yeux ce que l'avait été, sans doute diverses fois, et nous rentrâmes bredouille au chalet.

Les fouilles opérées alors ont encore amené la découverte d'un certain nombre d'autres objets : petites sonnettes, comme on n'en fait plus de mémoire d'homme, fragments de poterie, débris de briques, comme les fabriquaient les Romains — j'en ai moi-même trouvé un morceau récemment, que j'ai encore — et divers autres objets dont on m'a parlé, mais que je n'ai point vus. Y a-t-on trouvé des monnaies en or ou en argent ? Je crois me souvenir qu'on m'a dit que le musée de Lausanne en aurait une, mais je n'en suis pas sûr.

Il ne faut pas être surpris si ces curieuses trouvailles archéologiques ont disparu en peu de jours, car après la découverte du fils Lesquereux, les populations de Fleurier, de Bullet et de Ste-Croix furent presque immédiatement instruites du fait. On donna, pendant un certain temps, le surnom de *Californie* au Chasseron, car c'est dans le même temps que la fièvre de l'or faisait partir tant de gens par les bords du Sacramento. De l'un, comme de l'autre, chacun en voulait.

L'almanach le *Messageur Boiteux de Berne et Vevey* de l'année suivante, en faisant une courte relation du fait, dit qu'on croyait qu'un temple païen avait existé là, et qu'à la suite d'un effacement, ces débris et ces monnaies seraient restés sur place. C'est évidemment une erreur. Les anciens cultes n'étaient plus assez puissants à cette époque pour engager un peuple comme les Romains à élever un tem-

ple au sommet du Chasseron. Ceux-ci étaient avant tout, guerriers, conquérants. Maîtres de l'Helvétie, ils avaient, sur la frontière, des postes d'observation, et depuis cette sommité jurassienne, la vue s'étend assez loin du côté des Gaules. L'hypothèse la plus plausible est donc en faveur d'un observatoire militaire. Et ce qui n'est pas pour l'infirmier, c'est qu'une petite place plane, à l'occident et un peu en dessous du sommet est encore appelée la *salle de danse* et la *place des centurions*. Cette dernière désignation est significative. Conservée par tradition, elle expliquerait la destination de l'édifice effondré.

Que cette partie du sommet se soit écroulée à un moment donné, pour moi la question ne fait pas l'ombre d'un doute. On voit, en dessous, sur cette pente très raide, de gros blocs de rochers qui en proviennent, sans doute et, dans le voisinage du sommet actuel, une crevasse existe, au-dessus de laquelle le Club jurassien a fait graver une inscription en souvenir de M. Andree, et qui se prolonge à une certaine distance dans l'intérieur de la roche. Cette crevasse pourrait bien s'élargir par l'effet de la congélation de l'eau d'infiltration, en hiver, et provoquer la chute de cette partie de la roche; il suffirait, pour déterminer ce phénomène d'un fort tremblement de terre. D'ailleurs, les Romains qui avaient élevé au Chasseron un édifice militaire, y avaient besoin d'eau, et il n'y avait pas possibilité de s'en procurer autrement que par la construction d'une citerne péniblement excavée dans le roc. Ainsi toutes ces causes, et d'autres encore que nous ignorons totalement, sont sans doute les auteurs de la catastrophe qui nous a conservé ces vestiges de la domination romaine sur notre pays, en les recouvrant des débris sous lesquels ils ont été trouvés.

Quant aux fragments de briques qu'on a rencontrés là, dans un lieu si difficilement accessible aux voitures, leur présence s'explique par l'absence de pierres pour la construction d'un foyer ou autre moyen de chauffage. Le calcaire ne supporte pas le feu. Par contre on rencontre au Chasseron, en plusieurs endroits, de la marne argileuse; les briques peuvent donc avoir été cuites sur place. Et, si le sommet est dépourvu de bois de chauffage, on voit, peu au dessous du côté de Bullet, où les habitants récoltent aujourd'hui d'excellent foin, nombre de ces petits tertres, qui indiquent la place où des arbres (des sapins), ont été renversés par les vents; le tertre est formé par la terre végétale et les pierres soulevées, d'un côté, par les racines qui ont laissé un creux où était l'arbre, de l'autre. Les choses se passent d'ailleurs ainsi sous nos yeux.

O témoins muets d'âges disparus! Vous nous faites comprendre que des hommes intelligents, mais qui n'avaient ni nos idées ni nos mœurs, nous ont précédés sur ce beau coin de la terre qui est devenu notre patrie. S. G.

La dernière sortie. — Les parents, amis et connaissances d'un monsieur défunt étaient réunis au salon en attendant l'enterrement.

Lorsque le cercueil fut dans le corbillard et que tout fut prêt pour le départ, la domestique de la maison entr'ouvrit la porte et d'un ton de circonstance: « Mesdames, messieurs, voilà monsieur qui sort! »

RÉHABILITATION

COMME le serpent, la pomme, au point de vue moral tout au moins, a fort mauvaise réputation. C'est elle qui perdit la femme et partant le genre humain. Nous lui devons d'avoir été bannis du jardin d'Eden et de gagner notre pain à la sueur de notre front, ce qui parfois est bien pénible.

On ne sait vraiment à qui s'en prendre le plus, du serpent, de la pomme ou... de la femme.

La femme! Mais il y a longtemps qu'elle s'est fait pardonner, par l'homme, sa fatale faiblesse. Elle sait le moyen infaillible de calmer les plus violentes colères, de désarmer les plus fougues ardents.

La pomme, elle aussi, sut racheter sa faute, comme vous l'allez voir. Elle s'est réhabilitée, et brillamment. Il s'en faut de peu que nous lui soyons aujourd'hui redevables de notre bien le plus précieux, la santé.

Quant au serpent, il continue d'être l'objet de l'horreur et de l'exécration générales. Il en sera ainsi sans doute jusqu'à la fin des siècles. C'est son lot. Fallait pas qu'il y aille!

— Entendu! Mais la pomme?...

— Ah! oui, à propos, la pomme. Eh bien voici:

« La pomme, mangée immédiatement avant de se mettre au lit, procure la santé. Sa substance, à la fois diététique et alimentaire, est de premier ordre. Elle contient plus d'acide phosphorique, sous un état facilement digestible, qu'aucun autre produit végétal. C'est un aliment bon pour le cerveau, il excite les fonctions du foie, procure un sommeil profond et paisible, désinfecte la bouche, élimine les acides en excès de l'estomac, paralyse les troubles hémorroïdaux, facilite les sécrétions des reins et prévient les calculs, évite les indigestions et est un bon préventif contre les maux de gorge. »

C'est beaucoup de qualités, tout de même. Ah! si ce n'était un médecin qui le dit!...

L'EXTRACTION

APRÈS, chez le coiffeur Marinboud qui exerce, entre temps, le métier d'arracheur de dents.

Mme LAMBINET (*paysanne dans la force de l'âge, mais le corps déjà déformé par les rudes besognes de la campagne; la tête encadrée d'un énorme bandeau; l'air dolent, en entrant dans la boutique du coiffeur*). — Bien le bonjour, mossieu!

LE COIFFEUR (*un grand blond, en train d'apprêter une perruque; répondant sans se lever ni tourner la tête*). — Madame, bonjour! (*un temps assez long*) Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a à votre service, ma bonne?

Mme LAMBINET. — Eh! bien, voilà mossieu, j'ai là un croûte marteau qui me trivouge si tellement fort que je sais plus que devenir! Aussi, ce matin, j'ai fait comme ça à mon homme: « Ecoute-voir Louis, c'te fois, c'est bon, j'en ai assez, je m'en vais aller trouver le Dr Jadoux pour qu'il me la tire bas! » Mais voilà t'y pas qu'au même moment, la veuve Bolomey, mossieu sûrement la connaît?...

LE COIFFEUR (*toujours sans lâcher sa perruque*). — Bolomey?... Bolomey?...

Mme LAMBINET. — De Sasset! Qui reste en haut le village, vis-à-vis l'auberge de commune, là, d'aboû en arrivant, comme quand on monte, donc!

LE COIFFEUR. — Je ne vois pas très bien...

Mme LAMBINET. — Que oui, son homme est mort y a deux ans, p'têtre un peu plus, p'têtre un peu moins, du haut mal. Y tombait par les chemins, et pi il écumait par la bouche... Paraît tout de même qu'on aurait encore pu le sauver si on s'y était pris assez vite, mais voilà le Dr Varchin de C... un grand, gros, rouge, assez bel homme, quoi, n'y a rien connu. Y lui donnait, du moins à ce qu'on dit, des bocons de bouteilles de rien du tout... D'ailleurs, on dit partout qu'il a peur de voir couler le sangue!

LE COIFFEUR. — Pas possible!

Mme LAMBINET. — Oui, mossieu! Enfin, pour finir, elle me fait comme ça: « Etes-vous bête d'aller chez le Dr Jadoux! A votre place, moi, je ferais ni une ni deux; j'irais trouver tout bonnement Mossieu Marinboud, qui est coiffeur de

son état, mais qui arrache aussi les dents, et qui vous demandera bien de moins...

LE COIFFEUR (*qui, accoutumé à ces longs préambules campagnards, avait tout bonnement achevé d'apprêter sa perruque; se levant enfin*). — Eh! bien, voyons voir, ce croûte marteau!

Mme LAMBINET. — Là, mossieu le docteur! (*Elle indique du doigt la dent coupable*.)

LE COIFFEUR. — Mettons-nous d'abord dans ce fauteuil, voulez-vous, la maman!

Mme LAMBINET. — Oh! y a pas besoin.

LE COIFFEUR. — Mais oui!...

Mme LAMBINET (*tout en s'installant gauchement et lentement dans le fauteuil*). — C'est qu'on n'a pas tant l'habitude des fauteuils, nous autres! (*Ouvrant la bouche et invitant le coiffeur à l'examiner*) Si mossieu veut voir de près!

LE COIFFEUR (*après un rapide examen de la mâchoire*). — Oui, oui, je vois l'affaire, ma bonne dame! (*Il saisit une pince qu'il dissimule dans sa main*) Ouvrons bien la bouche, hein, la maman!

Mme LAMBINET (*d'un air confiant*). — Oui, mossieu.

LE COIFFEUR. — C'est cela, parfait, et maintenant bougeons plus! (*Après quelques rapides et vigoureuses pressions de poignet, il tire à lui un affreux morceau d'os carié et sanguinolent*). Le voilà! je l'ai, tenez, regardez!

Mme LAMBINET (*qui ne s'est pas rendu compte que la dent est extirpée, et de l'air niais qu'on a dans ces moments-là*) Comment?... Quoi?... Vous dites?...

LE COIFFEUR (*d'un air fort dégagé*). — C'est terminé, je l'ai, regardez!

Mme LAMBINET (*ahurie*). — Vous l'avez?

LE COIFFEUR. — Mais oui, la maman, tenez, regardez!

Mme LAMBINET. — Ah! vous l'avez, la charrette!

LE COIFFEUR. — Mais oui.

Mme LAMBINET. — Ti possible, déjà, et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de crier! (*Après avoir considéré longuement, d'un regard fixe, la dent que le coiffeur lui a passée*.) Te borlate pas por on croûte marteau! (*Un temps*.) Si mossieu veut me la mettre dans une petite boîte!

LE COIFFEUR (*en lui remettant la dent serrée dans la classique petite boîte de carton*). — Voilà l'affaire!

Mme LAMBINET (*après avoir glissé la boîte dans sa poche*). — Et qu'est-ce qu'on vous doit, mossieu?

LE COIFFEUR. — Ça vous fait 1 fr. 50!

Mme LAMBINET (*ahurie*). — 1 fr. 50?

LE COIFFEUR. — 1 fr. 50!

Mme LAMBINET (*indignée*). — Alors, vous demandez autant que le Dr Jadoux, lui qui vous tient pourtant au moins pendant demi-heure!...

ALB. CENTURIER.

Poulet et poulet. — Jadis, en Italie, c'étaient les marchands de poulets qui portaient aux belles dames les billets doux de leurs amants. Ils glissaient le billet sous l'aile du plus gros poulet, et la dame, avertie, ne manquait pas de le prendre.

De là, sans doute, le nom de « poulets » donné aux correspondances de cette nature.

Théâtre. — Rappelons à nos lecteurs que c'est lundi 15 juillet que le *Mariage de Mlle Beulemans* nous sera donné avec toute la troupe du Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert, de Bruxelles.

Les créateurs des principaux rôles: MM. Jules Berry (Albert Delpierre), Mylo (Séraphin), Neles (Mostinckx), Lénac (Le Secrétaire), Mmes Dieu-donné (Suzanne), Vara (M^{me} Beulemans) font partie de la troupe ainsi que M. Willekens, qui excelle dans le rôle du père Beulemans; M. Dekok, un père Meulemeester pris sur le vif, et M. Mertens, qui jouera le père Delpierre.